

**Danièle Larcena,
Association Pierre Sèche en Vaucluse
colloque SPS Montalban 2006**

L'ABANDON DES TERRASSES DE CULTURES EN PROVENCE : L'EXEMPLE DU VALLON DE LA TAPY

Je participe à l'association Pierre Sèche en Vaucluse fondée en 1983 qui travaille à la connaissance (principalement inventaires et archives), la restauration, l'information et la valorisation du patrimoine de pierre sèche. et je dirai un mot sur une association de bénévoles comme la notre. Il faut, bien évidemment, qu'il y ait, sur les territoires de la pierre sèche, des connaissances scientifiques d'ensemble et des politiques globales, mais il faut aussi que localement, les habitants agissent sur leur territoire et que chacun se sente responsable de sa pierre, comme il est responsable de son environnement personnel (consommation d'énergie, d'eau...). C'est de l'interaction entre ce niveau global et ce niveau local qu'émergeront de réelles dynamiques sur ces territoires. Il y a une vingtaine d'années, le patrimoine vernaculaire était déprécié, sinon méprisé. Il a fallu le travail des nombreuses associations passionnées pour réapprecier, reconnaître, réanimer ce patrimoine et permettre de franchir, aujourd'hui, un seuil vers la participation des habitants et le soutien des élus.

A partir de l'exemple d'un petit vallon du Vaucluse, en Provence, je vais aborder, en un premier temps, le mode de fonctionnement des milieux artificialisés des terrasses ; puis, analyser les impacts de leur abandon et les possibilités envisagées pour réagir à cet abandon avec, en arrière pensée, la phrase de Georges Bertrand, un grand géographe français, « *un paysage ne dure que si l'on s'en sert* ».

Petite introduction historique

L'histoire de la Provence est une longue succession d'accroissements puis de déclins démographiques entraînant conquêtes ou abandon de terres. Les grandes périodes d'extension des terrasses correspondent aux périodes d'expansion démographique, où les surfaces de culture devaient s'étendre pour nourrir une population plus nombreuse.

Il y a sans doute eu des aménagements à l'époque romaine. Mais dès le Bas Empire, sous l'effet principalement des invasions barbares, jusqu'au XIème siècle, l'agriculture périclite et l'espace agricole se rétrécit. Ce long abandon efface en grande partie les traces qui auraient pu prouver l'existence de terrasses sous la domination romaine.

Dès 1050, sous une forte pression démographique, les défrichements s'étendent. Le XIème et XIIème siècles sont des périodes d'extensions importantes à l'origine de la création de nombreuses terrasses en Provence, comme dans tout le bassin méditerranéen. On note des terrasses cadastrées, dès le XIème, en Catalogne et à Majorque.

Les XIV-XVème siècles sont des périodes sombres, accablées par les 3 grands fléaux: guerre, famine et épidémie (la peste noire de 1348 décima la moitié de la population européenne), symbolisés par les 3 cavaliers de l'apocalypse.

L'expansion reprend au XVIème. L'essor démographique, du fait de la stagnation pendant plusieurs siècles des techniques et des rendements culturaux, se traduit par d'importants défrichements. Dès cette époque, plusieurs textes mettent en cause le défrichement excessif et la disparition de bois.

La 2ème moitié du XVIIème et le début du XVIIIème siècle sont marqués par de nouvelles perturbations qui vont entraîner un recul certain de l'expansion : guerres de religion, anéantissement des communautés vaudoises, fronde, guerre de 30 ans, peste (la dernière étant la grande peste de Marseille de 1720), famine.

Mais à partir de 1745, l'économie et le commerce redémarrent, engendrant un essor démographique sans précédent. On a, jusque vers 1850, le plein développement de l'"ager" aménagé jusqu'au sommet des "collines" : des terres jusque là réputées inaccessibles ou vouées au domaine de « l'inculte », sont aménagées. C'est à cette époque que la superficie cultivée a été la plus grande et, en contrepartie, que le capital pédologique a été le plus menacé. Le surpeuplement entraîne la prolifération des terrasses et des défrichements excessifs qui produisent un sol et une végétation instables. Les déséquilibres importants des versants provoquent, par des érosions torrentielles, des catastrophes en série. On crée une « agriculture à

risque ». De même, sur les hautes terres, l'extension de l'élevage et de l'exploitation du bois porte atteinte aux équilibres naturels : les bois diminuent en étendue et en qualité, les terres de pâture sont peu à peu emportées par les eaux, les surfaces nues et rocheuses émergent.

Ces situations critiques obligent les autorités à intervenir par des réglementations. L'édit royal de 1766 instaure une « autorisation de défrichage ». En 1767, le parlement d'Aix oblige, pour tout défrichement de pente, à la construction de murets pour le soutien des terrains. Le parlement promulgue aussi des arrêtés contre l'élevage abusif des chèvres, contre l'essartage, pour la mise en défens des forêts résiduelles etc. La fin du XVIII^e siècle et le XIX^e siècle constituent une période charnière dans l'évolution des techniques agricoles ; par exemple, dans les traités d'agronomie, on trouve de nombreux conseils aux agriculteurs sur la nécessité de lutter contre l'érosion par des aménagements.

Dans ces périodes d'importante croissance démographique, ces territoires se sont transformés extrêmement rapidement ; leurs aménagements sont loin d'être le résultat de travaux multiséculaires.

A cette dernière grande époque des aménagements de terrasses, deux types de bâtisseurs coexistaient : d'une part les petits agriculteurs qui montaient leurs murs en famille et des spécialistes, ou tout au moins des faonniers de terre, ayant acquis la technique de la maçonnerie sèche sur les grosses propriétés ou les cultures de rapport. En particulier pour les soutènement des terres exigeant des murs élevés, on faisait appel aux « *mura tore* » italiens.

Dès la 2ème moitié du XIX^e siècle, l'exode rural devient « *une véritable hémorragie alpine* » Blanchard¹, causé par des calamités comme les crises de la sériciculture et du phylloxéra, par le surpeuplement relatif. Face à ces crises, l'essor de l'industrie, le développement de l'agriculture de plaine lié à l'important développement du réseau hydraulique et à la création du chemin de fer, drainent les populations hors des montagnes.

Les systèmes de terrasses, que nous avons sous les yeux aujourd'hui, se sont mis en place principalement de 1750 à 1860, s'appuyant sur des ensembles plus anciens qui se sont superposés dans le temps. L'étude de l'impact des terrasses de culture sur le fonctionnement des versants repose donc d'abord sur ces agrosystèmes récents.

Le fonctionnement des terrasses.

avant de le cultiver, le paysan bâtit son champ de pierre, de terre et d'eau.

Les versants ont été aménagés pour créer des espaces de production et les préserver. Transformer une pente en terrasses de culture est le fruit de nombreux et lourds travaux :

- **le terrassement** consiste à creuser une succession de fossés, le déblai du second servant à combler le premier, et ainsi de suite. Ceci pour établir des levées de terres successives que l'on soutient ensuite par des murs construits le plus souvent avec les pierres extraites des fossés.
- **le défoncement-effondrement** : le défoncement, ou l'effondrement s'il s'agit d'un sous-sol pierreux, consiste à approfondir la couche meuble du sol. Le but est d'approfondir le sol, mais aussi d'améliorer la qualité de la terre en substituant à la terre superficielle de la terre plus profonde.
- **l'épierrement** consiste à écarter les pierres les plus grosses issues de l'effondrement. C'est une tâche qui se répète à chaque saison : on épierre éternellement, à preuve les grands clapiers, reliefs artificiels des champs.
- **le nivellation** destiné à aplani la surface de chacune des planches.
- **le mur de soutènement** : particulièrement sur les pentes fortes, la construction du mur se faisait au fur et à mesure du comblement derrière celui-ci.

Pour conserver ce système très complexe de production, les agriculteurs étaient contraints à des grands travaux d'entretien : pour compenser l'érosion des parcelles principalement due au ruissellement des eaux, les paysans remontaient la terre à la hotte ou à l'aide de corbeilles portées par une mule, puis ils la répandaient, ils « *marnaient* » la parcelle.²

¹ R. Blanchard : « Les Préalpes du Sud »

² Ces différents travaux sont tirés de « Les bâtisseurs de paysages » de Blanchemanche

Ces aménagements, d'une grande simplicité apparente, mais savant techniquement, sont fondés sur le contrôle hydrologique de l'eau : drainer les eaux de pluies hors de la parcelle pour éviter qu'elles n'entraînent la terre en dévalant la pente et les capter pour l'arrosage des cultures. Ces deux fonctions sont indissociables.

Les terrasses sont les premiers éléments de drainage. Par leur horizontalité, elles jouent un rôle anti-érosif : elles absorbent une partie de l'eau de pluie par infiltration, régulent ainsi son transfert et réduisent les processus de reptation du sol, principalement si celui-ci est travaillé. Le couvert végétal de la culture assure une bonne protection contre l'érosion superficielle et conserve au sol une bonne structure.

Les murs de soutènement, conçus comme de véritables réseaux d'assainissement, laissent passer l'eau, grâce au drain de cailloutis placé derrière les pierres du parement.

Des micro-fossés, suivant le pied de chaque mur, permettent son évacuation latérale, ils s'articulent sur les versants à des tranchées descendantes qui peuvent être utilisées comme chemins. Ces eaux sont amenées à des exutoires principaux qui correspondent, le plus souvent, à des talwegs, lits de ruisseaux intermittents ou permanents (valat).

Dans ces fonds de vallons sont aménagées des terrasses constituant, au vrai sens du terme, les "*restanques*" provençales, souvent monté en « clavade ». Il s'agit de construire des murs-barrages formant des pièges à colluvions en travers des talwegs et sédimentant les produits de la dégradation érosive.

En bas de pente des galeries drainent les eaux souterraines retenues par les molasses, qui fonctionnent comme de véritables éponges et alimentent des bassins d'arrosage.

L'exemple du vallon de la Tapy

J'ai choisi ce petit vallon bien représentatif des massifs calcaires provençaux comme microcosme de la pierre sèche.

Le paysage avant l'homme

Le vallon de la Tapy, s'est mis en place, à l'ère tertiaire, dans la molasse du Miocène. Cette molasse, pierre du midi, enveloppe tout le pourtour du massif karstique du secondaire qui forme le centre des monts de Vaucluse. Au quaternaire, le ruisseau a incisé plus profondément son talweg et déposé ses alluvions. Sur les versants, la molasse, roche qui se désagrège facilement sous l'humidité et le gel, s'est altérée sur place, produisant des colluvions qui ont recouvert les versants. En haut des versants, dominent les corniches et les baumes, formées par l'érosion des couches de molasses, en alternance dures et tendres.

La pierre, avec laquelle les hommes ont bâti à sec, est née de ce substrat. Tout le matériau de construction vient de cette matrice rocheuse. Cette dépendance, ce contact est constamment visible : sous l'assise du mur, l'affleurement rocheux ; derrière l'aiguier, l'impluvium ; au-dessus de l'abri la roche-toit ; à côté de la terre travaillée, le clapier d'éperrement. Les massifs calcaires du Vaucluse sont composés d'un cœur de calcaire du Secondaire Crétacé qui a évolué en un système karstique, véritable château d'eau. Ce cœur karstique est enveloppé par un habillage de molasses du Tertiaire qui ont une grande capacité d'infiltration des eaux. C'est dans ces piémonts détritiques que s'est installée l'agriculture.

L'homme investit le vallon

L'aménagement du vallon de la Tapy correspond bien à l'histoire provençale. On a certainement des défrichements protohistoriques. Le village est collé sur un éperon rocheux, à la frontière entre la plaine et la colline. Sa population est la plus importante au XIII^e et au XIX^e (600 habitants en 1276 et en 1856), ces périodes correspondent aux aménagements maxima des pentes, allant jusqu'à 50% du vallon. Ce n'est qu'après la première guerre mondiale qu'aura lieu l'abandon du vallon. Partir de laquelle l'essor de l'agriculture de la plaine, longtemps univers des marais et des rocailles, a progressivement entraîné l'abandon de la « colline ». Dès 1955, il n'y a plus qu'un tiers de l'espace qui est cultivé. En 1970, l'abandon est total.

L'organisation du vallon.

Comment était organisé ce vallon, caractéristique des petits terroirs agraires des Monts de Vaucluse, centrés sur la polyculture familiale. Il faut parcourir ses trois milieux : les versants, le « valat », le plateau.

Le versant, lieu de l'olivier, « l'arbre-pain »

Les terrasses étaient couvertes d'oliviers, dont on voit encore les troncs secs, avec en bordure des vignes, et entre vignes et oliviers des tubercules, des légumes secs : une polyculture organisée autour de l'olivier, « l'arbre-pain ». Le paysan y travaillait avec, dans la journée, des allers-retours vers la maison. À cause de cette proximité, on trouve une multitude de petites cabanes, souvent encastrées ou adossées aux murs, qui servaient de remises à outils et d'abris contre l'orage.

les murets reposent sur la roche mère, ce qui leur donne bonne assise et stabilité ; ils sont en molasse, pierre qui se délite facilement et présente une grande cohésion, permettant la retenue de la terre et la circulation des eaux ; ils sont complétés à l'arrière par un drain de cailloutis, et souvent fondés sur un rang de pierres « de chant », en « hérisson » : ces dispositifs permettent d'évacuer l'eau de la terrasse. Au sommet du mur, des pierres « en délit » « de carreau » retiennent la terre de surface.

L'étage des baumes habitées

Au-dessus des terrasses, l'étage des falaises est aussi celui des baumes où on peut évoquer les hommes de Néandertal s'abritant, puis les paysans foulant le raisin dans les cuves pour faire leur piquette de blanc. Depuis les temps préhistoriques, l'homme a cherché l'abri de la pierre en aménageant des habitations dans la terre ou le rocher. La forte présence d'habitats troglodytes dans cette partie des monts de Vaucluse est liée à l'importance des molasses du Miocène que l'érosion a creusées en grottes ouvertes dont l'homme s'est servi pour édifier des fermes ou des bergeries. La construction consistait à ériger une façade, suffisamment en retrait de la voûte en surplomb, et éventuellement deux murs en retour ; au-dessus, la roche-toit formait un impluvium rainuré de rigoles, « les larmiers », qui conduisaient l'eau, protégeant l'abri et alimentant les citernes de la ferme.

Le "valat", la fraîcheur des jardins

Au fond du vallon, la végétation est herbeuse, haute, les feuillus dominent, toutes les eaux drainées des versants arrivaient là. Un fossé conduisait le ruisseau vers la vasque dite du « renard », exutoire des eaux surmonté d'un mur en « clavade ». En travers du talweg, on trouve des terrasses constituant, au vrai sens du terme, les « restanques », qui sont des murs-barrages, pièges à colluvions sédimentant les produits de l'érosion ; on y cultivait sans doute quelques herbages nécessaires au bétail. Sur le niveau supérieur sont installés les jardins, arrosés par une succession de petits bassins alimentés par de courtes galeries drainantes

Les grands parcours du plateau

Sur le plateau, on passe de l'*ager* cultivé au *saltus* temporaire : terres à céréales où de longues jachères permettaient le parcours des troupeaux. Ici les cabanes sont adaptées à une fonction différente : elles sont plus grandes, parfois avec deux pièces, un petit étage en bois, des courettes, des bancs, des niches. Ici, on passait le temps de la moisson : on récoltait, on battait le blé sur les aires de battage, on stockait le grain puis on le descendait. Lors des longues jachères, elles servaient pour les bergers et leurs troupeaux.

De grandes draillles parcourent le plateau où passaient les charrettes, allant de village en village et les troupeaux, canalisés entre ces grands murs, hérissés de « pierres sur chant », pour éviter que les bêtes n'entrent dans les cultures.

Aujourd'hui, l'abandon

Lorsque ces terrasses ont été délaissées au profit des terres de plaines, leur entretien a cessé. Leur abandon a entraîné l'enrichissement, la désorganisation de la circulation des eaux sur les pentes, la reprise des érosions et l'écroulement des murets. On prend alors conscience de la qualité de ces systèmes traditionnels d'aménagement des terrasses pour la stabilité des versants. Principalement les « chemins de l'eau » ne sont plus fonctionnels et les risques d'impacts à l'aval sont augmentés par l'abandon des canaux d'irrigation gravitaire qui évacuaient les eaux pluviales. . L'ensemble de ces dégradations induit, en aval dans les plaines, une augmentation des risques d'inondations hydro-sédimentaires.

Depuis le début de notre siècle, la plupart des systèmes de terrasses des régions méditerranéennes françaises ne sont plus fonctionnels ; envahis par la friche, puis par la remontée forestière, ils constituent des paysages fossiles. Leur dégradation entraîne une désorganisation de la circulation des eaux sur les pentes et la reprise des phénomènes érosifs. Ces différents impacts peuvent être, en aval des bassins versants, causes

d'aggravation des risques d'érosion et d'inondations hydrosédimentaires. On s'aperçoit alors, face aux conditions du milieu, de la pertinence de ces systèmes traditionnels d'aménagement pour la stabilité des versants.

La « colline » est maintenant lieu de chasse, de cueillettes, de promenades, mais aussi gisement de matière première de qualité pour répondre à la mode des bâtiments en pierre apparente. On peut parler d'un transfert sinon d'un pillage des ressources des collines.

Evolution des terrasses. Il y a quelques années déjà, une étude universitaire géomorphologique a été réalisée dont nous donnons les principaux résultats. En premier lieu, on constate une certaine homogénéité des terrasses du vallon du au matériel utilisé : les murets sont en molasse, pierre qui se délite facilement en dalles et a une très grande cohésion, permettant la retenue de la terre et la circulation des eaux. Les murets des terrasses de versant et de talweg reposent sur la roche mère , ce qui leur donne une meilleure assise et stabilité. Les terrasses sont étroites, entaillant les colluvions, couches épaisses de terre sableuse, aérée et perméable. On ne trouve ni défoncement, ni apport de terres, seulement de l'épierrement. Il n'y a pas de terrasses sur de pente de plus de 40%.

La fragilité de ces terrasses va varier suivant plusieurs facteurs dont les principaux sont l'eau, la végétation et l'homme.

- **L'eau** : le système de drainage n'étant plus entretenu, le mur va retenir l'eau qui va exercer une pression sur le muret. Dans un premier temps, le muret va « faire le ventre », puis céder ; le mur s'éboule d'abord vers le bas, entraînant, par la suite, la partie haute ; une concavité va se former, de forme ovoïde avec à son pied les pierres et la terre qui forment un cône d'éboulis. Le cône, et/ou la roche mère, lorsqu'elle est atteinte, en faisant barrage, vont stopper l'évolution de la brèche ; la végétation va alors s'installer, prouvant que la brèche n'évolue plus.
- **La végétation** : l'enrichissement est fonction de l'abandon des parcelles et de la proximité de la garrigue. Il s'étend d'abord sur les terrasses des hauteurs, les plus proches de la végétation environnante naturelle, pour descendre vers le fond du vallon. La végétalisation des sols réduit le ruissellement superficiel, les terrasses continuent alors à jouer un rôle de filtre érosif. Mais lorsque les arbres croissent, ils deviennent une menace pour les murets : leurs racines poussent la partie supérieure des murs jusqu'à ce que celle-ci s'éboule.Dans les talwegs, la désorganisation des écoulements favorise les ripples broussailleuses encombrées de dépôts, entraînant une mauvaise évacuation du matériel alluvial vers l'aval et une paralysie du système géomorphologique.
- **L'homme** est un facteur dégradant difficile à repérer, il dégrade les murets lorsqu'il ne suit pas les ; chemins et passe d'une banquette à l'autre en sautant, ainsi que les animaux. Mais surtout, l'homme qui a été un grand aménageur de ce milieu est aujourd'hui un grand déménageur, principalement par le prélèvement massif de pierres de murets ou de constructions, matière première de qualité pour les entrepreneurs construisant en pierre apparente, selon la mode du moment. On pourrait parler d'un transfert sinon d'un pillage des ressources de ces montagnes. Il faut parler aussi des incendies qui sont pour la plupart criminels. Leurs effets immédiats sont la destruction de la couverture végétale. En saison des pluies, l'eau court sur les versant sans obstacles et la perte de sol devient inévitable et irréversible. Une fois brûlées et sans couverture végétale, les terrasses voient leur capacité d'infilttrer les eaux diminuer.

Pour établir une priorité dans la restauration des terrasses du vallon, nous avons considéré leur risque de dégradabilité.

Nous avons sélectionné 5 hypothèses reposant sur 5 facteurs :

- *le facteur temporel* : une terrasse abandonnée antérieurement à une autre est plus dégradée que cette dernière.
- *le facteur d'exposition* : une terrasse ubac (plus grand humidité et plus grand rétention d'eau) est plus dégradée qu'une terrasse adret.
- *le facteur topographique* : plus la pente est forte, plus les murets sont dégradés.
- *le facteur géologique* : une terrasse reposant sur la roche-mère est plus solide que sur les colluvions ou alluvions (argiles et marnes sont des sols qui retiennent l'eau alors que la molasses la laisse filtrer).

- *le facteur structural* : le pendage de la roche influe sur la solidité du muret ? hypothèse que nous avons peu analysée, mais il semblerai que des murs bâti dans le sens du pendage des couches calcaires soient plus fragiles que ceux construits à contre-pendage.

De cette analyse est issue une carte de dégradabilité en 4 classes.

- *Zones à risques faibles* : terrasses de talweg, les mieux conservées même si l'assise est sur des alluvions : faiblesse de pente, bon drainage des murets de restanques, ces murs-barrages sont construits généralement en « clavade », où les pierres en hérisson laissent bien filtrer l'eau.
- *Zones à risques modérés* : Pentes moyennes, versant adret, assise sur roche-mère.
- *Zones à risques élevés* : Pentes fortes sur adret, envahies par la garrigue ; pentes moyennes sur ubac : plus d'eau et de végétation.
- *Zones à risques majeurs* : terrasses de piémont sur alluvions qui supportent l'apport des eaux latérales des terrasses de versant, Pentes fortes sur ubac, envahies par la végétation.

Voilà un aperçu de cette évolution des terrasses de la Tapy. Mais la dégradation de ces systèmes de montagne a aussi une influence en aval sur leur bassin-versant de plaines ou de vallées (on connaît de nombreux événements catastrophiques comme Vaison la Romaine ou Nîmes), d'autant plus que les plaines ont subi, de leur côté, des évolutions qui les fragilisent aussi.

La Basse Provence a, depuis des siècles, été arrosée par l'irrigation gravitaire. L'abandon de ce type d'irrigation au profit de l'irrigation sous pression a entraîné l'abandon des canaux de distribution. De plus, l'urbanisation accélérée a désorganisé leur réseau autour des villes. Or, en l'absence d'infrastructures spécialisées, ces canaux à ciel ouvert collectent l'essentiel des eaux pluviales provenant des routes, des ravins, des flancs de montagne et les conduisent vers les émissaires naturels. Leur action est triple : collecte des eaux, stockage (rôle tampon) et transport.

D'autre part sur les zones de piémonts, l'expansion urbaine, principalement pavillonnaire, a engendré d'importantes surfaces imperméabilisées où l'eau coule en surface au lieu de s'infiltrer. De plus, ces constructions coupent ou détournent les réseaux de galeries drainantes qui autrefois conduisaient du versant vers les émissaires, des flux considérables d'eau, lors de violents orages.

En conséquence les « chemins de l'eau » de la montagne et de la plaine ne fonctionnent plus.

Pourtant, quelques nouvelles initiatives, rares mais intéressantes, remettent en état d'anciennes terrasses, afin de répondre à une nouvelle exigence de qualité, conjointement au développement de la culture « Bio ». La vigne et l'olivier se prêtent particulièrement bien à ce genre de culture. Le safran renaît dans le Ventoux, l'oignon doux et la châtaigne dans les Cévennes.

En résumé, voici les principaux problèmes qui se posent à nous :

- *Restaurer les « chemins de l'eau »* pour évacuer les eaux d'orage : exemple à partir du vallon de la Tapy : venant de la montagne, des cours d'eau intermittents. Coupant le piémont, le Canal de Carpentras crée un barrage qui laisse cependant passer les eaux du versant par de grosses buses, excepté que certaines sont bouchées. Partant de ce canal, un réseau d'irrigation et de drainage, dont les canaux sont pratiquement abandonnés, donc non entretenus. Donc, en conclusion, des risques de mauvaises évacuations des flux venus de la montagne.
- *Protéger les villages contre les feux de forêt* : l'action est de faire des restaurations de terrasses, principalement en oliviers, pour éléver des coupes-feu entre le village et la forêt, dans la direction du mistral, le vent dominant qui vient du Nord-Est. Mais cette agriculture est peu rentable et il faut de grosses subventions publiques.
- *Protéger le patrimoine de la pierre sèche*, principalement par rapport aux dégradations volontaires. Les communes prennent dans leur Plan d'Occupation du Sol des mesures de protection passives. Mais on commence à concevoir aussi des protections beaucoup plus actives mettant en valeur ce patrimoine et en lui redonnant une fonction. Ce patrimoine de pierre sèche était oublié il y a quelques années, on a fait des sentiers pour le faire reconnaître ; aujourd'hui, on a presque une sur-fréquentation dans ces milieux fragiles et il faudrait débaliser des sentiers. Donc vous voyez, une politique délicat, perpétuelle balance entre le peu et le trop.

Je voulais finir sur un texte d'un poète de Carpentras du XIXème siècle, c'est un très long poème, qui se chante mais je ne sais pas la musique, alors j'ai pris juste un petit extrait.

« *Dans la Provence et les montagnes,*
Avec mes mains pour seul outil,
j'élève et je maintiens les murs.
Le sol en pente je l'arc-boute
pour l'établir en terre ouvrable...
J'ai mis en ordre la montagne..
Je suis compagnon restanquère. »